

# Xinran\*

## la sage aux mots - remède

*Certaines lectures ne laissent pas indemne. Elles secouent, font résonance dans notre esprit, trouvent des parallèles dans l'actualité, dans les souvenirs ; ou, au contraire étonnent, nous laissent démunis, sceptiques face à l'ampleur de notre ignorance. Rencontre avec une journaliste d'exception dont la vision du monde pourrait se résumer à amour, pudeur, humilité, respect de l'autre et... communication.*

**Vos deux livres nous livrent des histoires vécues par des Chinoises. Personnelles et intimes, elles illustrent pourtant beaucoup plus globalement la place de la femme dans la société chinoise, avec les tabous devenus carcans ou les interdits-destructeurs. Qu'est-ce qui vous a incité à écrire la vie d'autres femmes ?**

En 1989, je prenais en charge un nouveau programme sur une radio de Nankin, ma ville. Je ne savais rien sur mon pays, j'ignorais ses réalités, ses contrastes. La vie des Chinoises notamment m'était totalement inconnue. Je ne connaissais même pas ma vie, ni celle de ma mère alors comment imaginer ces autres vies qui ne touchaient ni de près ni de loin mon univers. Pourtant, il y avait une chose dont j'étais consciente : il est très difficile de faire parler une Chinoise de sa vie privée, *a fortiori* de sa vie intime.

J'ai commencé en me rendant sur le terrain pour aller à la rencontre des femmes et ainsi, peut-être plus facilement, recueillir leur témoignage. Comme premier milieu d'études, j'ai

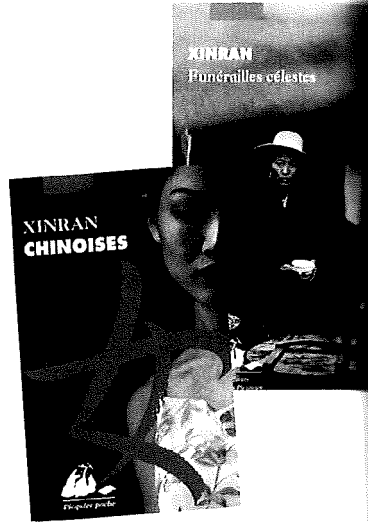
choisi les campagnes. C'était un choix... mais je ne soupçonnais pas la pauvreté de leurs habitants. J'ai été très choquée ; en ville, nous ignorions tout ! Jusqu'en 1992-1995, les journaux donnaient des informations mais toujours sous contrôle gouvernemental. Les rapports témoignaient tous à l'unisson que la situation connue par le pays était des meilleures. Rien ne permettait donc de prendre conscience de l'écart colossal qui existait entre la condition de vie d'une Chinoise des villes et de celle de son homologue des campagnes. Pas plus qu'on ne pouvait vraiment mesurer l'écart qui existait entre deux générations de femmes, ni même celui entretenu entre la place de l'homme et celle de la femme dans toute la société. Car nul ne parlait. Comment exister alors ?

L'idée et l'essor pris par mon émission s'expliquent ainsi. J'ai tenté de donner cette parole, permettant aux unes de communiquer leur souffrance, aux autres de trouver des réponses à leurs douleurs par d'autres témoignages. Puis, au fil des ans et surtout depuis l'ouverture de la Chine, les récits sont devenus de plus

en plus forts, chargés, intenses. Au bout de huit années d'antennes, je ne pouvais plus assurer cette écoute. Les témoignages m'avaient épuisée et j'avais besoin d'en livrer certains que je trouvais particulièrement forts. Ils constituent aujourd'hui mes deux livres... mais je n'en suis pas l'auteur, juste l'écrivain, la personne qui a prêté sa plume en quelque sorte — et c'est important de comprendre cette distinction...

**Pourquoi les femmes, vos auditrices mais aussi celles que vous avez rencontrées, ont-elles parlé ? Quels intérêts y trouvaient-elles ?**

Parler libre. Après m'avoir parlé, il y avait souvent le contrecoup de leur décharge émotionnelle. Certains maris m'appelaient alors furieux car leur femme se mettait à pleurer. Sous Mao, la pensée de l'individu était tellement murée qu'une simple question telle que "avez-vous passé une bonne journée ?" devenait suspecte et provoquait des réactions si ce n'est de craintes du moins de méfiance. Les femmes avaient besoin de parler (et en ont toujours besoin d'ailleurs)... afin de mieux se comprendre, mieux comprendre leur histoire, afin de parvenir à se délivrer ne serait-ce qu'un peu de l'hégémonie des hommes et plus largement de leur famille. Les jeunes femmes en général se livrent



plus facilement que leurs aînées. Pour ces dernières, elles perdent la face si elles disent les choses. Pour l'histoire de Wen, la femme dont je raconte la quête *a priori* impossible dans *Funérailles célestes*, c'est un homme qui m'a téléphoné. Il écoutait régulièrement mon émission et jugeait que réaliser le portrait d'une Tibétaine pouvait être intéressant. En l'écoutant, j'ai mis un certain temps à m'apercevoir qu'elle n'était pas tibétaine mais chinoise et encore beaucoup plus de temps pour comprendre qu'elle racontait la vérité. J'ai dû aller au Tibet pour la croire ; recouper son histoire avec mes observations pour comprendre que ses dires n'étaient ni mensonge, ni folie. Son histoire est à la croisée de l'intime et du général parce qu'à travers sa vie il y a tout le drame relationnel vécu par le Tibet et la Chine depuis ces cinquante dernières années. Pour les Tibétains, tout est croyance. Tout est spirituel. Pour les Chinois, tout était politique. Outre l'envoi des troupes de l'Armée Rouge au Tibet, entre nos cultures existent de tels écarts de fonctionnement que la compréhension et l'acceptation par notre culture de la leur est très difficile — et inversement. Wen en passant trente-quatre ans sur le sol tibétain a réussi à intégrer leur mode de pensée.

**Les Chinoises ont beaucoup souffert — et continuent de souffrir — du douloureux tabou qui pèse sur leur corps, sur leur intimité et sur leur condition de vie. Vos livres rapportant ces différents témoignages de vie leur procurent-ils un apaisement ?**

*Chinoises* n'a pas connu beaucoup de succès en Chine. Ce sont les autres cultures qui l'ont plus rapidement reconnu, traduisant l'ouvrage en 30 langues.

Avec *Funérailles Célestes*, les retours au sein de mon propre pays ont été plus nombreux. Des gens me remerciaient. Une femme par exemple s'est mise à pleurer en me confiant que mes ouvrages lui avaient beaucoup apporté. Comme je ne comprenais pas l'importance de son chamboulement, je lui ai proposé de discuter. Elle m'a expliqué les interdits que sa mère s'était imposés vis-à-vis d'elle (pas de mots gentils, pas de tendresse exprimée), comment elle les avait toujours interprétés ("elle ne m'aime pas") et comment elle s'était décidée

à écrire à sa mère pour lui demander une explication. Or sa mère lui a répondu. Elle avait été à la tête d'une troupe dans l'Armée Rouge et ne se jugeait pas suffisamment digne de lui prodiguer son amour. Elle ne voulait pas avilir sa fille.

... Parler permet aux générations de se comprendre, permet aux descendants de s'inscrire dans une histoire, d'avoir un rattachement à un passé et au-delà, de recevoir une explication sur leur être. La culture chinoise a vu l'individu cloisonné par les autorités. Par le silence qui lui était imposé. À une époque désormais révolue, même les confidences sur l'oreiller pouvaient servir ensuite de preuve pour qu'une femme (ou un homme) soit dénoncé au régime. Les séquelles sont inévitables. Les Chinoises des villes ont appris les libertés dont jouissent les femmes occidentales. Cela les a brisées. Il en est de même pour les Chinoises des campagnes qui ont découvert les conditions de vie des villes en migrant pour des questions économiques. Elles se sont rendues compte que les deux filles qu'elles avaient dû tuer en les mettant au monde parce que la politique des naissances étaient très contrôlée dans les campagnes, auraient eu une existence acceptée en ville. Elles sombrait alors dans une détresse psychologique, une culpabilité. Ayant pris conscience que leur condition de vie n'était pas une fatalité, les Chinoises ont commencé à ne plus accepter leurs sacrifices. Cela explique le grand nombre d'appels que je recevais et la nature de leur récit qui devenait plus intime au fil du temps. Nous touchions à des domaines aussi variés que le politique, le religieux, le psychologique ou le système légal.

**Comment avez-vous géré ces demandes ? Votre vie privée ne s'en est-elle pas trouvée affectée ?**

Très affectée ! Je me sentais démunie. Inutile. Le système entier était à changer. Toute la société avait, à des degrés divers, gardé des séquelles. Je n'avais plus l'énergie de croire que tout était encore possible. Après huit ans d'émission, j'étais tellement imprégnée par les histoires des femmes qui me parlaient que je ne parvenais plus à trouver le sommeil, à sortir de cette tension. Puis, à partir des années 1992-95, ma radio ne fût

plus la seule à avoir ce type de programme. À une grande différence près toutefois : j'étais la seule à glaner mes témoignages en allant à la rencontre des gens. Les autres animateurs se contentaient d'informations rapportées. Alors, fatiguée par le terrain, j'ai voulu m'arrêter. Or il est impossible d'arrêter, je suis donc partie et je me suis installée en Grande-Bretagne.

**Sur un autre plan - mais toujours afin de rompre le cloisonnement par le biais de la communication - vous avez créé une association "The Mothers' Bridge of Love" afin d'améliorer le rapport mère-enfant entre les Chinoises et leur(s) enfant(s) adopté(s) quand celui-ci est en âge de retourner à sa culture maternelle. Quels résultats escomptez-vous ?**

Le plus grand fléau en Chine est peut-être l'absence absolue d'une culture de la communication. On ne parle pas, on ne livre pas ses émotions, son histoire, ses origines. Cela est la cause de biens des dommages dans les relations intergénérationnelles comme dans les relations hommes-femmes. Pourtant, les effets peuvent être tout aussi tragiques pour l'enfant adopté quand celui-ci part à la recherche de sa mère biologique. Lorsqu'il parvient à la rencontrer comme cela arrive souvent, elle ne lui donne pas à voir son attachement, ni le dédirement qu'a pu représenter le choix de le faire adopter. L'enfant se sent donc, pour une seconde fois, abandonné et rejeté, perdu face à la fausse indifférence de celle qu'il aurait espéré heureuse de le revoir. Afin d'expliquer le comportement des Chinoises et de limiter enfin autant que faire se peut les incompréhensions et les nouveaux risques de rejet, *The Mothers' bridge of love* permet une sensibilisation à la culture chinoise des expatriés d'origine chinoise — comme des parents ayant adopté un enfant chinois. Les résultats existent déjà ; il importe plus que jamais de poursuivre...

Interview réalisée par Aurélie Taupin

■ *Xinran* est auteur de *Funérailles célestes* (Éditions Philippe Plicquier, janvier 2005, 189 pages, 17 €) et *Chinoises* (Éditions Plicquier Poche, janvier 2005, 351 pages, 8,50 €)

\*\* [www.mothersbridge.org](http://www.mothersbridge.org)